

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 10

Artikel: L'emploi des réserves
Autor: Rouquerol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Étranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—	Prix du N ^o fr. 1.50	1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—		3 mois fr. 5.—

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :

Avenue de la Gare 33, Lausanne.

Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

L'emploi des réserves.

Les écoles militaires apprenaient à la jeunesse d'avant guerre à jeter les renforts et les réserves dans la bataille, avec toute la rapidité possible, sous forme de renforcement du front ou de contre-attaque.

Pendant une bonne partie de la guerre, la stricte application de cet enseignement a donné lieu à des pertes graves, sans résultats utiles.

Les deux partis en ont donné à la bataille de Charleroi des exemples typiques, les 22 et 23 août 1914.

Du côté français, deux régiments, le 2^e zouaves et le 1^{er} tirailleurs, séparément, ont été employés en contre-attaque avec une précipitation excluant toute reconnaissance et le concours de l'artillerie. Ils ont été décimés sans le moindre profit.

Du côté allemand, le 23 août, une division s'est dépensée par petits paquets au fur et à mesure de leur arrivée, dans l'attaque du village de Gozée, défendu par un bataillon

français. Gozée a fini par tomber aux mains des Allemands ; mais à quel prix ?

Cette hantise de l'intervention des réserves a suggéré des dispositions qui nous font aujourd'hui sourire, mais qui paraissaient répondre, en leur temps, à des principes classiques. Nous pourrions citer de grandes unités dans lesquelles tout projet d'une petite opération de bataillon contre quelque tranchée comprenait une formule de style concernant l'exploitation du succès par la cavalerie, figurée au besoin par un simple peloton.

Une instruction du général en chef des armées françaises, en date du 18 juin 1915, contient des indications très suggestives des erreurs en cours dans les états-majors de l'époque au sujet des possibilités de la cavalerie.

Il était posé en principe que « dans une attaque bien préparée l'infanterie s'arrête moins parce que sa force offensive est éteinte que parce que l'exploitation du succès initial n'a pas pu être poussé assez loin et assez vite ».

Or, l'arme de l'exploitation rapide est la cavalerie. Son emploi doit être envisagé et étudié sur le front d'attaque.

Les organisations allemandes de première ligne dépassées, le terrain en arrière est à peu près libre ; les points d'appui et les retranchements qu'on y rencontre sont vides de défenseurs.

La cavalerie qui aura l'audace de franchir les tranchées à la suite de l'infanterie se trouvera sur les derrières de l'ennemi comme dans la guerre de campagne, après un mouvement heureux. »

Certains régiments de cavalerie se sont préparés à leur mission ainsi définie. Les cavaliers s'étaient exercés à franchir des tranchées, des champs de trous d'obus, à se débrouiller dans les débris de fils de fer emmêlés sur le terrain. De rares escadrons ont commis l'héroïque folie de se lancer sur les talons de l'infanterie après un premier succès. Arrivés dans la zone des feux, ceux qui n'étaient pas tombés auparavant n'ont eu d'autre ressource que de se joindre aux fantassins en abandonnant leurs chevaux entre les lignes

opposées. Ces pauvres bêtes errantes parmi les balles ont péri jusqu'à la dernière.

Dès les premières offensives françaises de 1915, le but poursuivi par le commandement était de réaliser dans le front ennemi « une percée » par laquelle les assaillants pourraient gagner les flancs et les derrières de leurs adversaires.

Cette conception de la victoire, très vivement critiquée aujourd'hui, n'était pas irréalisable dans des conditions déterminées, assez générales au début de la guerre.

Il s'agissait de fronts dépourvus de lignes de défense successives et hors de portée des réserves stratégiques dans le délai d'un combat de quelques heures.

L'exploitation immédiate d'une percée aurait pu donner dans ce cas des résultats très importants.

Il s'est produit pendant la grande guerre au moins deux circonstances dans lesquelles l'offensive a réellement fait « la percée ». Faute d'une exploitation immédiate, ce succès n'a donné lieu qu'à des occasions perdues. Nous en dirons la raison après avoir sommairement rappelé les événements auxquels nous faisons allusion.

Dans l'offensive française de Champagne, le 25 septembre 1915, à 18 heures, une brèche était ouverte à travers le front allemand dans la région de la butte de Souain. Les assaillants avaient la sensation que l'artillerie allemande était tout à fait désorientée et qu'ils n'avaient plus de défense sérieuse devant eux. Sur l'ordre du commandement supérieur averti, une attaque était déclenchée sur « la percée » le 26 septembre après midi, d'autres dans la nuit suivante. Toutes échouaient avec des pertes graves.

Le général von Falkenhayn avait passé par là. Il avait fait pousser hâtivement la division disponible la plus rapprochée sur le point dangereux. Une dizaine d'heures après l'ouverture de « la percée » cette division l'avait fermée de nouveau.

Le 25 avril 1918, à la bataille du Kemmel, les Allemands ont réalisé dans le front franco-anglais, devant la hauteur

du Scherpenberg, une brèche d'environ trois kilomètres où la défense était réduite à deux maigres bataillons épuisés. Le commandant de la 4^e armée allemande donnait, pour la soirée et le lendemain, des ordres d'attaque qui, pour divers motifs, n'ont pas été exécutés. L'occasion de transformer le succès tactique de la bataille du Kemmel en une victoire stratégique de la plus haute importance avait passé.

Les deux exemples que nous venons de rappeler montrent combien il est difficile avec les armées modernes d'exploiter une percée du front adverse. D'abord, l'assaillant n'a devant lui que quelques heures pour couronner son succès. Il ne faut pas compter sur des réserves lointaines pour cette mission. Elles arrivent trop tard. Seules, les troupes de première ligne peuvent utilement exploiter la percée en continuant leur progression sans arrêt prolongé et sans attendre les renforts qu'elles n'ont pas dû manquer de demander.

Ces troupes en mouvement ou au combat depuis la nuit précédente sont forcément fatiguées. Leurs chefs immédiats qui pourraient prendre une décision opportune ignorent la situation exacte de leur adversaire.

Nous concluons de ces faits que « la percée » ne répondait pas à une conception chimérique de la victoire, comme cela a été dit ; l'expérience a prouvé qu'elle a parfois été réalisée ; mais que, dans tous les cas, son exploitation se heurte à de très grandes difficultés qui n'ont, pratiquement, pas été résolues pendant la grande guerre.

Il semble que le danger couru par le front allemand en Champagne, le 25 septembre 1915, a été pour les états-majors allemands une leçon qui n'a pas été perdue. En effet, si nous jetons un coup d'œil sur le champ de bataille de l'Aisne du 16 avril 1917, nous voyons les attaques françaises, après avoir passé sur les premières lignes adverses, venir mourir sur les lignes de défense successives des Allemands.

Là encore, le commandement français avait spéculé sur l'idée de « la percée ». Il la prévoyait assez large pour livrer

passage à une armée d'exploitation de plusieurs corps d'armée. Dès ce moment il était clair pour tous les belligérants avertis qu'en dehors de cas très particuliers, il était chimérique d'escompter une victoire décisive en faisant une percée dans le front ennemi.

* * *

Au début, et même pendant la première année de la guerre de tranchée, le fétichisme des premières lignes y faisait accumuler des troupes vouées, en cas d'attaque ennemie, à des pertes graves pendant que les unités manquaient pour les contre-attaquer ou pour les deuxièmes lignes.

Peu à peu, les idées sur l'occupation des fronts ont évolué vers une répartition des forces qui répondait mieux aux formes de la guerre.

Au début de 1915, les réserves des grandes unités étaient poussées si près des formations d'attaque qu'elles subissaient presque les mêmes pertes. Le commandement supérieur a dû réagir contre ces tendances et recommander de faire progresser ces réserves au delà de la zone des feux de première ligne jusqu'au moment de leur emploi.

Après la variation des idées sur la stratégie et la tactique au cours des trois premières années de la grande guerre, les batailles de 1918 nous éclairent bien sur les principes dont les deux maîtres de la guerre de cette époque, Foch et Ludendorff, se sont inspirés.

Entre la mer et la Suisse, aucun des deux fronts ne présentait de flanc. Un belligérant prenait-il l'offensive ? Il pouvait escompter un succès dès les premiers jours à la condition de faire les frais d'une préparation d'artillerie formidable. Mais si l'ennemi disposait de réserves assez importantes pour créer des lignes successives de défense, l'offensive s'y usait et s'éteignait.

La défense du front devait reposer beaucoup plus sur le jeu des réserves stratégiques que sur le renforcement général des garnisons de défense fixe. Les arrières des sec-

teurs menacés d'une attaque étaient renforcés. En cas d'échec, les réserves stratégiques servaient à le limiter.

Comme ces réserves étaient en même temps destinées à fournir les grandes unités chargées des offensives, il s'ensuit que le commandement suprême voyait le plus grand intérêt à leur donner des effectifs considérables. Tant qu'un belligérant disposait de puissantes réserves, il ne fallait pas compter remporter sur lui une victoire décisive.

Cette constatation orientait la direction de la guerre vers une conception nouvelle. Il n'était plus question de terminer la guerre dans une bataille finale, mais de harceler l'ennemi sur des points variés pour fatiguer ses réserves et les user. Une dernière offensive pourrait alors être décisive.

Dans cet ordre d'idées, il était déconseillé de s'obstiner dans une offensive qui ne réussissait pas ou que sa progression amenait devant des positions dont l'attaque exigerait des sacrifices importants sans grand espoir de réussite.

Les critiques ont reproché au général Ludendorff d'avoir continué l'offensive du 21 mars 1918, entre la Somme et l'Aisne, après qu'il avait constaté le rétablissement de la liaison entre les armées anglaise et française et la formation d'un nouveau front sur lequel les troupes d'attaque s'épuisaient vainement. Les moyens usés ainsi, sans résultat, auraient été, dit-on, mieux employés sur un autre point où les alliés auraient été obligés d'engager d'autres réserves. Il est vrai qu'au moment où la deuxième bataille de la Somme finissait après un échec devant Amiens, Ludendorff préparait la campagne des Flandres, qu'il déclenchait le 9 avril contre les Anglais.

Les deux adversaires réglaient leurs opérations sur l'importance de leurs disponibilités en divisions de réserve stratégique. Les Allemands, grâce à la défection de la Russie, avaient sur les alliés une supériorité marquée qui devait plus tard être renversée par suite des renforts envoyés aux alliés par les Etats-Unis d'Amérique.

Cette supériorité leur avait permis de monter avec des moyens écrasants l'offensive du mois de mars 1918, et

presque sans interruption, celle des Flandres au mois d'avril suivant. Mais il faut croire que l'usure de leurs réserves dans ces deux offensives avait été considérable, car dans une conférence d'état-major allemand, tenue le 30 avril, le général von Lossberg, chef d'état-major de la 4^e armée, commentant l'échec de la veille contre les troupes alliées, s'exprimait ainsi : « Pour continuer une opération de grande envergure... dix à douze divisions fraîches sont nécessaires ; on ne dispose pas actuellement de semblables moyens. »

C'était là le résultat de la maîtrise du général Foch dans l'emploi des réserves stratégiques à la formation desquelles il veillait avec un soin particulier.

Au moment où le front anglais des Flandres, en avril 1918, céda sous les attaques des 4^e et 6^e armées allemandes, les alliés, au courant des grosses disponibilités des Allemands, envisageaient la possibilité de nouvelles attaques déclenchées sur divers points de leur front.

Dans ces conditions, le général Foch restait d'abord sourd aux appels du commandement anglais demandant le secours des armées françaises ; mais dès le 10 avril, il poussait la 10^e armée française à l'ouest d'Amiens, en situation d'être dirigée suivant les circonstances, soit vers Amiens, soit vers les Flandres. En même temps, il faisait diriger une division sur Dunkerque.

Le 12 avril, il faisait mettre sous les ordres du général Plumer, commandant la 2^e armée britannique, un corps de cavalerie à trois divisions de cavalerie, et deux divisions d'infanterie. La 10^e armée devait s'avancer jusqu'à Doullens et être placée sous ses ordres directs.

Le 13 avril, les réserves françaises étaient déjà en situation d'étayer une partie du front anglais par les divisions françaises.

Le 14 avril, le maréchal Haig demandait à faire relever une partie du front anglais par des divisions françaises. Le général Foch qui voulait conserver des réserves en prévision de quelque nouvelle offensive ennemie s'y refusait nettement. Mais au fur et à mesure que la situation générale

lui donnait moins d'inquiétude, il orientait de nouvelles forces vers les Flandres pour aider nos alliés, et empêcher la rupture du front.

Le 16 avril, après examen de la situation sur place, il faisait pousser une nouvelle division vers le Nord.

Le 17, en présence des progrès des Allemands et de la fatigue des troupes britanniques, il donnait l'ordre de porter deux nouvelles divisions à leur secours.

Le 24, les Allemands déclenchaient une attaque contre la 4^e armée anglaise dans la région d'Amiens. Ce ne fut pas une surprise pour le haut commandement allié qui disposait de réserves échelonnées à l'ouest d'Amiens. Cette offensive débutait pas un succès limité dès le soir par les contre-attaques franco-anglaises.

Le 26, après la prise du Mont-Kemmel par les Allemands, le général Foch empêcha le commandement anglais de se replier vers le Nord, mais il prescrivit l'envoi de nouvelles forces dans la zone même de la bataille et en arrière pour interdire éventuellement aux Allemands l'accès de la mer.

Un nouvel examen de la situation sur place le 27 et l'attente d'une nouvelle offensive dans les Flandres déterminaient le général en chef des armées alliées à faire envoyer deux nouvelles divisions françaises sur ce théâtre.

Enfin, dans la matinée de la bataille défensive du 29 avril, une nouvelle division était désignée pour être transportée le 30 en camions dans le Nord.

L'emploi des réserves stratégiques dans la bataille des Flandres est très caractéristique de l'évolution qu'avaient suivie les principes de l'emploi des grandes réserves depuis les débuts de la guerre.

D'une part, nous voyons le commandement allemand utiliser la supériorité de ses moyens pour multiplier les attaques d'usure, sur la Somme du 21 mars au 1^{er} avril, dans les Flandres du 9 au 29 avril, devant Amiens les 24 et 25 avril.

Il va sans dire que ces attaques n'excluaient pas l'exploitation d'une circonstance favorable. Il est permis de sup-

poser, par exemple, que le commandement allemand a pu envisager la possibilité d'une marche victorieuse sur Paris, pendant les premiers jours de la bataille déclenchée le 21 mars. De même pouvait-il espérer la destruction de l'armée anglaise dans la bataille des Flandres du mois d'avril.

Du côté des alliés, il est frappant que la tournure des affaires a changé à leur avantage à partir du moment, le 26 mars, où le général Foch a été appelé à coordonner leurs efforts. En dehors de l'autorité morale qui faisait sa principale force, il a toujours réussi par le jeu de ses réserves à limiter à un succès tactique les offensives de l'ennemi disposant de moyens beaucoup plus importants que ceux dont il disposait lui-même.

La crainte de se trouver dégarni de réserves suffisantes devant une offensive inopinée l'a sans doute empêché de donner dès le début de l'attaque des Flandres l'important concours des armées françaises, instamment demandé par le commandement anglais. Mais il a progressivement fait affluer des réserves dans le Nord au fur et à mesure que les probabilités d'attaques sur d'autres points diminuaient. C'est d'ailleurs à la prudence avec laquelle ces réserves étaient disposées et consommées que l'offensive allemande du 24 avril sur Amiens n'a donné aucun résultat.

La conclusion à tirer de ces souvenirs d'histoire est que le commandement suprême doit pouvoir disposer d'une réserve atteignant une fraction importante des troupes et de l'artillerie. Mais ces moyens ne donnent tous les résultats qu'il est permis d'en attendre qu'entre les mains de chefs possédant l'art de leur emploi comme dans l'exemple du généralissime des armées alliées.

Il va sans dire que ces réflexions inspirées par la dernière année de la grande guerre s'appliquent à des fronts très étendus, continus, à des effectifs et à un armement comparables à ceux des armées qui se disputaient la victoire en 1918.

Nous n'avons donc pas la prétention d'y trouver des enseignements exactement applicables à la guerre future

dont nous ignorons les formes ; mais ils nous montrent que certains principes de conduite de la guerre sont de tous les temps.

La plupart des grandes batailles conduites par les grands capitaines ont été gagnées sur un coup de maître donné par les réserves, au moment et sur le point désignés par le commandement en chef.

Les facilités de transport étendent le rayon d'action des grandes réserves. Elles augmentent aussi les difficultés de leur emploi opportun. Ajoutons que les armes développées ou créées depuis vingt ans doivent aujourd'hui entrer dans la composition de ces grandes réserves, et cette circonstance réclamera de la part du commandement beaucoup de circonspection pour ne pas les user sans profit.

Général J. ROUQUEROL.
